

Michel Bertrand.

Chev.r de la Légion d'honneur, Med.in Insp.r des Eaux du Mont-d'or, Associé de l'Académie Royale de méd.e

# ÉLOGE

DE

# MICHEL BERTRAND

LU

A L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE CLERMONT

Le 8 Novembre 1860,

PAR

M. IMBERT-GOURBEYRE

PROFESSEUR DE MATIÈRE MÉDICALE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE CLERMONT.

CLERMONT

IMPRIMERIE DE FERDINAND THIBAUD, LIBRAIRE

Rue Saint-Genès, 8-10.

1861.



















# ÉLOGE

DE

# MICHEL BERTRAND.

Messieurs,

Il y a plus de soixante ans, trois jeunes hommes partaient d'une province voisine pour aller terminer leurs études médicales à Paris : c'étaient Récamier, Richerand et Bichat. Ce dernier y mourait jeune et immortel ; les deux autres y ont vécu de longs jours pleins de célébrité.

A la même époque, trois jeunes hommes quittaient aussi notre province. Ils devenaient les condisciples et les émules des premiers, puis ils rentraient dans leur pays, pour y grandir et l'honorer. Vous les avez déjà nommés, Messieurs : c'étaient Lavort, Fleury et Bertrand.

Lavort, c'était Récamier. Comme lui, il avait été d'abord chirurgien de marine, et avait assisté à de terribles combats de mer. Comme Récamier, Lavort fut bon pathologiste et praticien renommé.

Fleury, l'ami et le condisciple de Dupuytren, fut comme Richerand, chirurgien célèbre et professeur distingué.

Je ne comparerai point Bertrand à Bichat, bien qu'ils aient en commun la confraternité du génie. Doué d'une puissante intelligence, Bertrand n'a abordé, en effet, que le terrain limité de l'hydrologie. Toutefois, il a su y occuper la première place.

Il y a quelque temps, j'ai longuement parlé dans cette enceinte et ailleurs de Lavort et de Fleury (1). Notre Compagnie, Messieurs, avait une dette à acquitter à la mémoire de Bertrand. Je suis heureux d'avoir été désigné pour vous raconter sa vie et ses travaux. C'est au fond l'histoire d'un mouvement scientifique dans lequel il a joué un rôle important, mouvement qui soulève de nombreux problèmes que je me plais moi-même à étudier.

## I.

Michel Bertrand naquit à Saint-Sauves le 1er novembre 1774. Il appartenait à l'une de ces familles patriarchales de nos montagnes, vieillies dans l'honneur depuis plusieurs générations. Là, Dieu était servi : la multiplicité des fils avait attiré la multiplicité des dons, et Bertrand, cadet de neuf enfants, fut sans doute une de ces récompenses.

C'était à coup sûr une organisation supérieure que celle de François Bertrand, père de Michel. Il avait su imprimer à sa famille un de ces grands respects que commande seule la vertu. Il mourut à quatre-vingt-dix ans, et put jouir longtemps de la célébrité de son fils. On dit qu'après sa mort, le fils ne monta jamais à Saint-Sauves sans aller tout d'abord s'agenouiller et prier sur la tombe de son père.

L'éducation de l'enfance de Bertrand fut rude et sévère. Adolescent, il fut envoyé avec deux de ses frères au collége de Clermont. Ils étaient externes, habitaient un logement fort modeste, et vivaient de provisions que le commissionnaire du village apportait chaque semaine.

Les Oratoriens enseignaient alors au collége, y continuant ces mêmes traditions de fortes études qu'avait léguées la Compagnie de Jésus. Michel Bertrand fut un de leurs élèves les plus

(1) *Eloge historique de J.-B. Achard-Lavort*, lu à l'Académie de Clermont-Ferrand, le 4 novembre 1858; et Discours prononcé à l'installation de l'Ecole de médecine de Clermont, dans son nouveau local, le 2 juillet 1859.

distingués. C'est là qu'il se familiarisa avec ces auteurs de l'antiquité latine qui devaient plus tard charmer les ennuis de sa vieillesse. On cultivait peu les sciences alors, mais, en revanche, on étudiait beaucoup les lettres. C'était *faire ses humanités* : mot d'un grand sens, qui prouve que les lettres élèvent l'esprit et le cœur de l'homme, et que l'étude trop exclusive des sciences conduit presque à une espèce de barbarie. En présence de nos révolutions d'enseignement, pourquoi ne pas regretter un peu ce passé; et ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que la France pleure aujourd'hui ses *humanistes* et reste inconsolable au milieu même de ses nombreux bacheliers?

A l'âge de dix-huit ans, Bertrand embrassait la médecine et débutait à l'hôpital de Clermont sous le célèbre chirurgien Bonnet. Mais à peine avait-il quelques mois d'étude, qu'il est appelé aux armées; la France défendait alors ses frontières.

Le jeune élève en médecine est dirigé sur l'armée de Hollande; grâce à un certificat de Bonnet, il obtient de partir en qualité d'officier de santé. Antoine Dubois lui délivre son brevet à son passage à Paris; et comme le jeune chirurgien improvisé paraissait le recevoir avec humeur : — Ne fais pas fi de ce papier, lui dit le célèbre accoucheur, tu ne sais ce qu'il peut te valoir un jour.

Un ami de sa famille lui obtenait en même temps une lettre de recommandation de Couthon pour Dubois-Crancé, représentant du peuple à l'armée du Nord. A son arrivée, Bertrand va la remettre au terrible proconsul. Dubois-Crancé la prend, et la rendant après lecture au jeune chirurgien : — Remets cela dans ta poche, lui dit-il, et n'en dis mot à personne ! Ne sais-tu donc pas que Couthon vient d'être guillotiné?

Bertrand est immédiatement attaché au service des hôpitaux. La dyssenterie sévissait alors sur l'armée : il contracte bientôt lui-même la maladie. Quoiqu'il en eût senti les premières atteintes depuis plusieurs semaines, il n'en continuait pas moins son service avec zèle. Allant un jour à sa pension, il entendit deux officiers s'entretenant à une table voisine de leurs souffrances mutuelles. Il comprit à leur conversation qu'ils

étaient attaqués du même mal que lui. Seulement notre chirurgien militaire n'en savait pas encore le nom, et ce fut en les écoutant qu'il apprit qu'on appelait dyssenterie la maladie qui régnait dans l'armée.

Bientôt son affection s'aggrave ; il est obligé d'entrer à l'hôpital. Son état y devient si alarmant que les infirmiers et ses voisins de lit le croient mort, et le disent tout haut, ce qu'entendait parfaitement le moribond. Il est heureusement reconnu par l'un de ses compatriotes, homme de service, qui le soigne avec dévouement et l'arrache au tombeau. L'état déplorable dans lequel l'a laissé cette maladie, le fait réformer. Il retourne en Auvergne, et, près d'arriver à Saint-Sauves, il rencontre un jeune militaire, venant de l'armée d'Espagne et rentrant au pays. Ils font route ensemble. Ce nouveau compagnon était son frère aîné ; ils ne se reconnurent point tout d'abord, défigurés qu'ils étaient par de longues souffrances.

Bertrand recouvra peu à peu la santé au milieu des soins de la famille, puis se rendit à Paris pour y continuer ses études. Là, il ne connut point les écarts de la jeunesse ; il n'avait emporté que neuf louis, et ne demanda plus rien à son père. Un parent généreux lui avait donné, il est vrai, une lettre de crédit ; mais il en usa discrètement, de manière même à étonner son bienfaiteur, et il s'acquitta plus tard.

A Paris, l'élève des Oratoriens fut encore un des premiers élèves de l'Ecole de médecine. Il sut y conquérir l'estime et l'amitié de ses maîtres et condisciples ; ces relations précieusement conservées contribuèrent plus tard à sa fortune médicale. En 1799, il remportait un des quatre grands prix de l'école pratique avec Hamel, Récamier et Fouquier, et recevait l'année suivante le bonnet de docteur.

Ce fut à Clermont que Bertrand vint se fixer pour exercer la médecine. Nous le trouvons bientôt professeur d'accouchement à la Maternité du département, et aussi professeur de physique et de chimie à l'Ecole centrale. Là surtout, un auditoire nombreux se pressait à ses leçons, et, partant, les succès du jeune

professeur excitèrent la jalousie. Quelques rares détracteurs se permettent de dire qu'ignorant la chimie, il est obligé de parler un peu de tout dans son enseignement, et que quelque jour il fera une leçon *à propos de bottes*. Le mot est rapporté à Bertrand : il accepte le défi, et, à sa première leçon, prenant pour sujet la préparation du cuir, ses divers usages, et spécialement son emploi pour la chaussure, il se fait couvrir d'applaudissements, et ferme la bouche à ses envieux.

Mais bientôt la destinée de Bertrand allait être irrévocablement fixée : en 1805, il épouse la fille de M. Peyronnet, alors inspecteur des eaux du Mont-d'Or, dont il suivait la pratique depuis deux années, pendant la saison des eaux minérales.

Peyronnet avait succédé à Brieude : c'était un médecin instruit, observateur, et l'un des esprits les plus fins et les plus distingués de son temps. Bertrand n'a pas craint de dire de son beau-père que s'il eût écrit : « Comme les eaux des Pyrénées, celles de l'Auvergne auraient eu leur Bordeu (1). »

C'est donc à bonne école que Bertrand débuta dans la carrière des eaux minérales. Le 13 thermidor an XIII, il succédait à M. Peyronnet, qui semblait avoir pressenti l'avenir de son gendre et se retirait pour lui faire place. Bertrand a désormais trouvé sa vocation ; voyons maintenant comment il l'a remplie.

## II.

Dieu a fait sourdre des entrailles de la terre des eaux merveilleuses : ce ne sont plus ces eaux que versent les nuages, ou la rosée des nuits, pour alimenter tout ce qui végète ou respire. Liquides médicamenteux que la main céleste a préparés dans ses officines profondes, les eaux minérales sont chargées de particules métalliques nombreuses, de sels divers, de corps solubles et insolubles admirablement dilués. Souvent elles

(1) *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des eaux du Mont-d'Or*, 2e édition ; Clermont-Fd, 1823 ; Introd., p. XXXIII.

bouillonnent de chaleur ; des gaz les animent de leur souffle, et la vie semble circuler dans leurs veines fluides. L'homme ne saurait les imiter ; ce sont des arcanes et des panacées répandus sur toute la surface du globe. De toute antiquité, les malades sont accourus à ces eaux salutaires. La civilisation romaine a connu et protégé les plus célèbres, et, de notre temps, elles jouent un rôle considérable dans la santé et l'hygiène publiques, et jusque dans les plaisirs et la diplomatie.

Mais quels problèmes divers surgissent ici pour l'homme d'étude ! La chimie a beau torturer les eaux minérales dans ses appareils, elle les connaît à peine, y découvre tous les jours de nouvelles substances (1), et quand ses analyses sont les plus parfaites, elle est encore impuissante à en expliquer les effets.

Parmi les agents minéralisateurs, si nombreux dans chaque eau, sera-ce à la substance prédominante qu'il faudra surtout attribuer leur action ? Qui le prouve, et pourquoi refuser aux autres principes une énergie qu'ils ont peut-être supérieure ? La chimie a essayé des classifications hydrologiques basées sur ces prédominances ; mais voici que la thérapeutique vient lui donner les plus cruels démentis.

Bien plus, il est une foule d'eaux minérales que l'on appelle mixtes, parce qu'elles sont composées de principes divers en proportion égale : que devient alors la théorie de la prédominance des éléments ?

Mais voici qui surpasse encore : on trouve des eaux minérales où l'analyse ne rencontre plus de substances médicamenteuses, ou n'en accuse que des traces, et pourtant elles jouissent d'une action curative considérable jusque dans les maladies les plus rebelles.

C'est que dans ces eaux singulières que la science a nommées *acratiques*, *indifférentes* ou *amétallites* (2), la chimie

(1) On vient encore de découvrir, il y a quelques mois à peine, du cuivre dans les eaux de Balaruc et autres.

(2) On fera bien de consulter à ce sujet l'excellent ouvrage de M. Rotureau : *Des principales Eaux minérales de l'Europe (Allemagne et Hongrie)* ; Paris, 1858. Voir p. 4, 10, 443 et suiv.

ne peut plus atteindre les éléments minéralisateurs. Dans leurs dilutions infinitésimales, ils échappent à ses réactifs trop grossiers. Ici, nous entrons dans le monde des agents impondérables. La matière disparaît, et il ne reste plus, pour ainsi dire, que des forces supportées par des substratums étrangers. A côté de la lumière et de l'électricité, il faut ranger le médicament, qui, infiniment dilué, acquiert un dynamisme singulier. C'est le dynamisme médicamenteux, découverte du plus grand génie médical des temps modernes, et l'hydrologie est venue donner raison une fois de plus à Samuel Hahnemann.

La majorité des médecins proteste contre un pareil fait. Nous vivons cependant au milieu de ces forces incalculables : la chimie, la physique, la physiologie, nous les révèlent à chaque instant. Seul, le médecin moderne, plongé dans un matérialisme grossier, se refuse à l'évidence ; mais il en est de ces vérités comme de beaucoup d'autres : elles sont d'autant plus contestées qu'elles sont plus incontestables, et les passions qu'elles soulèvent autour d'elles ne font que leur jeter un élément de certitude de plus.

Ces problèmes n'avaient point échappé à la sagacité de Bertrand : « Le mode d'action des eaux minérales est-il tout entier dans les principes que nos analyses nous révèlent? Longtemps et faussement on a cru pouvoir déduire avec précision leurs propriétés médicinales de leur composition, et l'on a pensé, non moins faussement encore, que rien de ce qui en constitue les vertus, n'échappe aux recherches de la chimie. — Il existe, *disait-il encore*, une disproportion frappante, on ne saurait le nier, entre l'action des eaux minérales et la puissance de leurs principes connus. Il n'y a point d'effet sans cause. Il faut donc que ces principes s'y trouvent modifiés d'une manière qui nous échappe, ou qu'elles contiennent d'autres agents qui nous restent cachés (1). »

Bertrand était d'autant plus frappé de cette disproportion, que les eaux du Mont-d'Or sont très-faibles en éléments miné-

(1) Loc. cit., p. XVIII et XX.

ralisateurs. Impuissant à expliquer leur activité bien connue, il s'était adressé à l'électricité, se basant sur les phénomènes produits à la surface des eaux, et leur réaction sur les malades pendant les temps d'orage. Si le célèbre inspecteur eût vécu deux générations plus tard, il se fût rallié, je n'en doute pas, à la loi du dynamisme médicamenteux.

C'est dans la préface de ses *Recherches sur les eaux du Mont-d'Or*, que Bertrand, philosophant sur la matière, a consigné toutes ces remarques générales. Cette préface, écrite d'une manière sobre et nerveuse, ouvre dignement ces *Recherches*, le plus beau livre du genre qui ait paru : il sert encore de modèle à tous les hydrologistes.

Avant de vous raconter la vie extérieure de Bertrand, je veux analyser rapidement son livre, vous faire connaître la puissance de l'homme pour vous faire comprendre ses succès.

## III.

Si Bertrand avait pénétré jusqu'aux hautes questions que soulèvent les eaux minérales, il en avait surtout abordé le côté pratique. Avant de les appliquer, il étudie leur action sur l'organisme sain, il en mesure toute l'énergie; puis, se plaçant sur le terrain de l'observation pure, il recueille d'abord avec soin la tradition des guérisons accomplies par les eaux du Mont-d'Or. Il expérimente, et n'allez pas croire qu'il administrera ces eaux à toute espèce de maladies. C'est au catarrhe, à l'asthme, à certaines formes de phthisie, de paralysies et de rhumatismes, et à quelques autres maladies, qu'il en borne l'action avec sobriété. Et quand, au bout de vingt ans d'études, il a expérimenté sur ce vaste champ clinique, il prend la plume pour raconter ce qu'il a observé, et donne en aphorismes les résultats de sa grande pratique (1).

(1) La première édition de l'ouvrage de Bertrand est de 1810; la seconde (1823) est beaucoup plus complète; c'est dans cette dernière qu'il a formulé ses aphorismes.

Ce n'est plus à une chimie imparfaite et grossière qu'il va demander des lumières ; il s'adresse à cette chimie vitale, alors que les eaux vont opérer au sein de l'organisme mille réactions diverses. Il écoute ces douleurs qui se réveillent ; il observe ces éruptions qui apparaissent à la peau ; il suit attentivement les mouvements fébriles, les crises diverses de la nature médicatrice. Ces flux et ces reflux des principes morbides, il les étudie et les dirige souvent à son gré. Il proclamait sans cesse l'activité de ses eaux, malgré la faiblesse de leurs éléments minéralisateurs, et voici qu'il mesure la chaleur comme il mesure l'eau à ses malades, proportionnant tout aux tempéraments, aux maladies, aux diathèses morbifiques, à l'âge, au sexe et aux conditions sociales. Aussi, grâce à une longue observation, Bertrand était-il arrivé à manier merveilleusement les eaux du Mont-d'Or ; il en possédait tous les secrets. Quoiqu'il ait écrit, il est loin d'avoir tout dit et je dirai de lui, comme de l'homme qui n'a lu qu'un seul livre : *Timeo hominem* UNIUS MEDICAMENTI.

Bertrand savait qu'à côté de ses eaux, il avait pour ses malades d'autres ressources thérapeutiques ; il a compté aussi sur le climat d'été du Mont-d'Or, sur l'atmosphère pure et vivifiante de nos montagnes, jusque sur l'air balsamique des prairies et des bois. Il envoyait ses phthisiques inhaler ces vapeurs bienfaisantes à l'ombre des sapins. Il faut lire les belles pages qu'il a écrites à ce sujet : quand il décrit le Mont-d'Or, il n'est pas seulement hygiéniste, il est botaniste, météorologiste ; il est même poète et philosophe : bien mieux, il est homme, et parfois il s'élève jusqu'à de vifs accents de reconnaissance et de sensibilité (1).

Michel Bertrand fut donc un médecin complet et avec un seul médicament, ce fut un grand thérapeutiste. Il a fait un beau livre sur les eaux minérales du Mont-d'Or ; mais en même temps qu'il écrivait leur histoire médicale, il édifiait aussi un autre monument, en relevant ces thermes célèbres de leurs ruines, et en leur donnant une organisation modèle.

(1) P. 7 et 14.

IV.

Les thermes du Mont-d'Or datent de la plus haute antiquité : peut-être remontent-ils à l'époque celtique. Toutefois, les fouilles ont démontré qu'ils existaient déjà à l'époque gallo-romaine, et, à en juger par les débris enfouis sous terre, ils avaient aussi ce caractère de magnificence et de solidité que les Romains avaient su donner partout à leurs bains publics. Mais le temps, les révolutions, les éboulements peut-être, avaient fait disparaître depuis longtemps le monument antique. A la fin du siècle dernier, l'intendant d'Auvergne signalait au gouvernement la malpropreté des eaux et des bains, l'indécence de ces thermes où tous les sexes étaient confondus, et les incommodités de tous genres que les malades éprouvaient chez les hôteliers. Le conseil du roi avait ordonné en 1787 la création d'un établissement : ce projet interrompu par la révolution fut repris sous l'empire, et seulement exécuté dans les premières années de la restauration.

Pendant plus de dix ans, Bertrand n'eut à sa disposition qu'une auge rectangulaire, divisée en quatre compartiments par des cloisons de planches, et trois baignoires mobiles. C'était là tout l'établissement thermal : — « Hommes, femmes, riches et indigents, c'était dans cette cave sans vestibule, sans aucune pièce de communication, sans autres séparations que des rideaux de toile flottant devant chaque baignoire, et sans issue suffisante pour la sortie des gaz, que tous étaient baignés. » — Le village lui-même n'était qu'un ramassis de chaumières sales et enfumées : c'étaient là les hôtels. Certes, il fallait une tradition bien puissante sur la vertu des eaux du Mont-d'Or pour y attirer la haute et riche clientèle ; il fallait surtout un médecin qui lui inspirât confiance, et l'on peut dire que Bertrand avait déjà créé la clientèle des eaux, avant d'avoir créé son nouvel établissement.

Mais que de démarches et de sollicitations ne lui fallut-il pas pour obtenir de l'Etat la restauration de ses bains? Enfin

les travaux commencent, et voici qu'on trouve sous les décombres les ruines ignorées des anciens thermes. Bertrand recueille religieusement les objets d'art enfouis sous terre : colonnes, chapiteaux et fûts, statues et bas-reliefs sont déposés sur une place pour en faire l'ornement et le musée ; plus tard, il en fera l'histoire. On conserve avec soin les piscines de l'époque romaine. Le nouvel établissement est élevé sur les fondements même des anciens thermes. L'inspecteur a présidé au captage et à la distribution des eaux. L'administration intérieure est constituée ; Bertrand en fait lui-même le règlement : tout est merveilleusement coordonné pour le service et la police des bains. En 1821, les nouveaux thermes étaient achevés, et présentaient une organisation complète dont le système n'a cessé d'être admiré et imité ailleurs plus tard.

Et, en même temps, à la voix et sous l'inspiration du médecin, le village du Mont-d'Or se transformait, les rues s'alignaient, les chaumières se convertissaient en beaux hôtels, et, en peu d'années, Bertrand avait créé autour des bains une petite cité thermale dont il a été le bienfaiteur.

## V.

Jamais vie de médecin des eaux ne fut mieux remplie que la sienne ; il se levait tous les jours à une heure du matin, ayant pris à peine quelques instants de sommeil. Alors commençait le service des bains, et il était là comme sur un champ de bataille, entouré d'une escouade de baigneurs, de doucheurs et de porteurs qu'il faisait manœuvrer à son gré : tout se passait avec une régularité parfaite. Le médecin parcourait les salles, examinant chaque malade au bain, jugeant de la température des eaux, des effets produits, et prenant incessamment des notes. A neuf heures du matin, le service terminé, Bertrand visitait les malades retenus dans leurs lits. Le reste du jour était consacré à la consultation, qui souvent ne se terminait qu'à onze heures du soir.

Le médecin n'accordait rien aux caprices de ses malades,

et tout au Mont-d'Or subissait l'influence de sa forte volonté (1). Il savait que ses eaux ne pouvaient convenir à toutes les maladies, que souvent elles pouvaient nuire : aussi, chaque année, renvoyait-il sans traitement la vingtième partie des nombreux malades qui affluaient au Mont-d'Or. L'hôtelier avide murmurait, le médecin, qui avait adressé le client, était parfois blessé : n'importe, Bertrand avait jugé que les eaux ne convenaient pas ; il était inexorable. Quelle conscience et quel exemple au milieu des défaillances de notre profession !

Le Mont-d'Or était une clinique sérieuse : tout y était sévère, maladies, climat, montagnes, jusqu'à l'architecture et la police des thermes, et suivant l'expression d'une auguste princesse, *Le médecin n'y gâtait rien* (2).

Bertrand était consulté comme un oracle ; peu de médecins hydrologues ont joui d'autant de crédit et de renommée. Il eut pour clients toute la grande aristocratie française : famille royale, princes du sang, maréchaux, généraux, ministres, députés, savants et artistes célèbres, nobles étrangers, tous affluaient au Mont-d'Or, et des rives de l'Èbre jusqu'aux bords de la Tamise, son nom était connu, son talent apprécié.

Lorsqu'il se rendait à Paris avant la saison des eaux, son cabinet était assiégé. Les médecins attendaient son arrivée, pour qu'il jugeât de l'opportunité du traitement pour les clients qu'ils lui adressaient. On tenait avant tout à l'opinion de Bertrand, et la foi qu'inspirait son talent était doublée par la confiance dont on honorait sa probité.

(1) Voici ce que disait Alibert, en 1826, au sujet de l'inspecteur du Mont-d'Or : — « Les longues gouttes, les rhumatismes froids, un grand nombre » de maladies lymphatiques, malgré leur opiniâtreté, peuvent s'amoindrir par » les soins de M. l'inspecteur actuel, parce qu'il a un grand empire sur les » malades qui se dirigent d'après ses documents, parce qu'il a une sorte d'in- » flexibilité dans ses prescriptions, parce que nul ne sait mieux que lui toutes » les règles de la discipline médicinale. » *(Précis historique sur les eaux minérales*, p. 222).

(2) Parole de S. A. R. Mme la duchesse d'Angoulême lors de son voyage au Mont-d'Or.

Si Bertrand domina ses malades par le savoir et l'expérience, il les domina surtout par son caractère. Sous une écorce rude et sévère, il cachait les sentiments les plus élevés et les plus délicats; ce fut là surtont la raison de ses succès. Son noble cœur lui conquit de nobles amis. — « Quand vous viendrez à Paris, lui disait un général illustre qui avait fait plusieurs saisons au Mont-d'Or, vous viendrez, Monsieur, non pas chez le maréchal, mais chez votre ami Soult. »

Passionné pour ses malades, Bertrand leur donnait les soins les plus assidus : et pour qui connaît l'exercice de la médecine, ces soins avaient un mobile bien supérieur à celui de l'intérêt. Pour le médecin inspecteur du Mont-d'Or, les honoraires eurent de fait leur sens véritable : ils ne pouvaient être qu'un honneur toujours au-dessous de la dette réelle.

Bertrand arriva à la fortune, mais il n'en jouit pas seul. Sorti d'une nombreuse famille, il sut y trouver plus d'une nécessité à soulager. Chaque année, en quittant le Mont-d'Or, après avoir reçu l'or du riche, il en faisait une bonne part aux pauvres. Il fut leur bienfaiteur : c'est pour eux qu'il obtint la création d'un hôpital à côté des thermes mêmes, et c'est à leur service, nouveau bienfait, que furent affectées les vastes et belles piscines de l'établissement. Il protégea leurs intérêts jusqu'au milieu des quêtes nombreuses qui se faisaient aux eaux, en signalant plus d'une fois à l'administration les spéculations de la mendicité s'exerçant au détriment de la véritable indigence.

## VI.

La saison des eaux terminée, Bertrand se retirait à sa campagne. Là, l'ancien élève des Oratoriens se délassait en relisant ses vieux auteurs latins : il aimait de préférence Horace, et le savait tout entier par cœur. Le médecin du Mont-d'Or appartenait à cette dernière génération d'hommes qui, aux approches de notre grande révolution, avait pu être encore fortement nourrie dans l'étude des lettres. Il y avait puisé cette

beauté et cette pureté du discours qu'on admire dans ses écrits, et comme le style, c'est l'homme, on reconnaissait aussi au nerf de sa parole toute l'énergie de son caractère.

Ne perdant jamais de vue ses malades, il entretenait avec eux une vaste correspondance, et l'on retrouve dans ses lettres plus d'une page empreinte de sensibilité, d'esprit et d'originalité.

Pendant l'hiver, Bertrand faisait ses rapports annuels sur chaque saison minérale, et les adressait, suivant l'usage, à l'Académie de médecine : cette compagnie célèbre s'était empressée, dès sa création, de le nommer l'un de ses membres associés.

J'ai lu tous les rapports de Bertrand : ils ont tous le cachet de l'observation exacte, et son talent de thérapeutiste s'y révèle par mille traits. La plupart mériteraient d'être publiés, et seraient un complément précieux de ses *Recherches sur les eaux du Mont-d'Or*.

Plus d'une fois dans ses communications périodiques à l'Académie, il s'élève contre les abus monstrueux que l'on faisait naguères des émissions sanguines. « Que de personnes, disait-il, j'ai vu bien autrement malades du traitement que de la maladie ! La doctrine de Broussais, si commode pour toutes les intelligences, et qui, sans exiger ni étude ni travail, met à leur portée une science regardée jusqu'alors comme si abstruse, devait faire et a fait une grande fortune (1). »

Ailleurs, il disserte sur l'effet prolongé des eaux minérales : « Bien des malades quittent les eaux après un traitement plus ou moins long, sans que l'état morbide paraisse avoir subi aucun changement. Ce n'est que plus tard qu'ils en ressentent les bons effets. Mais, dira-t-on, un remède resté sans action salutaire pendant qu'on en faisait usage, peut-il guérir, alors que depuis quelque temps on a cessé de le prendre? Le fait existe ; il a été observé trop souvent pour qu'on puisse le révoquer en doute (2). » — Et, ici, Bertrand était d'ac-

(1) Rapport de 1828.
(2) Rapport de 1829.

cord avec les belles études d'Hahnemann sur la même question; et il est remarquable que le célèbre médecin allemand ait fixé en particulier à trente ou quarante jours la durée de l'action de l'arsenic, de ce même arsenic que nous verrons bientôt jouer un rôle important dans l'histoire thérapeutique des eaux du Mont-d'Or.

Bertrand avait aussi expérimenté l'action de ces eaux sur les animaux sains et malades. — « On sait, dit-il, et je l'ai répété, tant d'après la tradition que d'après ce que j'ai vu, que les animaux, l'espèce bovine surtout, recherchent cette eau, la boivent avec avidité, et que son usage immodéré ne tarde pas à les amaigrir. »

« On envoya, il y a quelques années, du haras de Parentignat, deux chevaux toussant beaucoup, très-maigres et ayant la pousse. J'écrivis au médecin-vétérinaire de vouloir bien me tenir au courant des suites du traitement, et surtout de ne pas manquer à l'autopsie si l'un de nos malades venait à succomber. — L'année suivante, il m'arriva encore deux chevaux du même dépôt. En ce qui concernait ceux de l'année précédente, on me mandait que l'un d'eux était parfaitement rétabli, et que l'autre, allant de mal en pis, avait été vendu sept francs. Sept francs, au lieu de le faire abattre pour en étudier les poumons! Je me soulevai tellement contre cette mesquinerie administrative, que je refusai de concourir au traitement des nouveaux venus. Ils n'en burent pas moins les eaux, et ce qui ne m'étonna pas autrement, n'en furent pas moins très-soulagés, nonobstant le défaut de mon intervention (1). »

Plus tard, dans un autre rapport (2), Bertrand s'élevait avec énergie contre la statistique imposée par une commission de l'Académie de médecine aux inspecteurs d'eaux minérales. — Il ne voulait point, disait-il, être assujetti à remplir des tableaux bien plus du ressort du commissaire de police que de celui du médecin; il repoussait le règlement surtout au point

(1) Rapport de 1837.
(2) Rapport de 1839.

de vue de l'honneur et du secret des familles, et il tint parole. — Je ne sais si ce même règlement existe encore ; dans tous les cas, sur beaucoup de points, l'impossible le disputait au ridicule, et il faut remercier Bertrand d'avoir protesté avec indépendance contre cette innovation.

En 1839, un membre de la commission académique des eaux minérales se permit d'affirmer dans un rapport que, de l'avis même du médecin inspecteur, les eaux du Mont-d'Or étaient trop actives pour être administrées dans la phthisie ; que, bien plus, elles ne pouvaient que nuire. Bertrand écrivit à l'Académie pour s'élever contre cette opinion qui lui était prêtée si faussement. Mille fois il avait dit et écrit le contraire, tant sa conviction était profonde que bien des malades devaient aux eaux du Mont-d'Or d'avoir échappé à la phthisie. Le rapporteur, couvert par la majesté académique, ne se déjugea pas ; mais les médecins n'hésiteront pas à se prononcer entre l'analyste infidèle et incompétent, et l'homme de l'art qui, pendant cinquante ans, mania les eaux du Mont-d'Or avec autant de conscience que de succès.

## VII.

La carrière de Bertrand a été signalée par deux découvertes importantes.

Un jour, il administrait une douche à un malade pour une entorse ; or, le patient était en même temps asthmatique, et aspirait avec bonheur la vapeur de l'eau jaillissante qui remplissait son cabinet. Au bout de quelques jours, le malade était guéri de son asthme et de son entorse, et chantait victoire à son médecin.

Ce simple fait est un trait de lumière pour le génie de Bertrand. Dès ce moment, il a conçu dans son esprit le plan de vastes salles d'aspiration pour faire respirer aux poitrines de ses malades les vapeurs bienfaisantes des eaux minérales. A l'aide de l'administration départementale, il réalisait bientôt son projet, et, au bout de quelques années, le Mont-d'Or était doté

du premier établissement d'aspirations qui ait été créé dans nos stations thermales (1).

L'organisme peut recevoir l'impression des médicaments par trois voies : la peau, le tube intestinal et les poumons. Ce sont là trois surfaces d'opération distinctes ; s'il y a souvent similitude dans les effets, il existe aussi des différences essentielles, suivant la voie à laquelle on s'adresse. La science aura à déterminer un jour ces variétés d'action en rapport avec cette voie trilogique : c'est là un beau sujet d'études pharmacodynamiques, et nul doute qu'il n'y ait sous cette question tout un monde de découvertes.

Bertrand avait deviné toute l'énergie du procédé des aspirations. — « Les bains, les douches, les eaux en boisson, écrivait-il avant cette nouvelle création (2), voilà tout l'arsenal médicamenteux du Mont-d'Or. L'inventaire n'en est pas long. » — Or, à cet inventaire, il ajouta plus tard son nouveau procédé, et il lui dut de nombreux succès dans la thérapie de l'asthme, de la phthisie et des nombreuses affections des voies aériennes.

A la découverte du procédé des aspirations vint bientôt se joindre celle de l'arsenic dans les eaux du Mont-d'Or. Déjà cette substance avait été signalée dans d'autres eaux minérales. MM. Bertrand père et fils constatent qu'elle existe également au Mont-d'Or. Conduit à ces eaux par le soin de sa santé, Thénard, à son tour, établit que les sources thermales contiennent de l'arsenic, et, le premier, il en détermine la proportion. Ici encore, quel sujet de méditations pour le médecin qui veut étudier à fond l'histoire des médicaments, et quel enseignement n'allons-nous pas en tirer !

L'arsenic enrhume, *asthmatise* et *tuberculise* les poumons ; il rhumatise et paralyse les membres ; il couvre la peau d'éruptions multiples (3) ; il engendre même la fièvre intermittente :

(1) La première application de la méthode d'aspiration date de 1833. L'établissement actuel des salles dites d'aspiration n'a été terminé qu'en 1849.

(2) Loc. cit., p. 158.

(3) Voir à ce sujet quelques-uns de mes mémoires sur l'arsenic : *Note sur les toxicophages allemands*, *ou Examen de quelques propriétés de l'arsenic*

tels sont les principaux traits de son histoire physiologique, et voyez par contre son action thérapeutique. Ce même arsenic, qui peut engendrer la bronchite, l'asthme, la phthisie, le rhumatisme et la paralysie, les dartres et les fièvres typiques, peut aussi guérir ces mêmes maladies : il en est le médicament similaire. Voici ce qu'il fait isolément, et, chose remarquable, dans les eaux du Mont-d'Or, il semble opérer de même ; car ces thermes célèbres doivent surtout leur réputation aux nombreuses guérisons des maladies que je viens de nommer.

Quelle confirmation éclatante de cette fameuse loi de similitude qui a été affirmée par Hippocrate, signalée souvent par la tradition, et sur laquelle enfin Hahnemann a jeté le fondement solide de notre pharmacodynamie !

Aujourd'hui, Messieurs, les médecins sont tous homœopathes en principe, s'ils ne le sont pas encore de fait. Il y a longtemps que l'on est d'accord sur la loi de similitude, et, sans parler de mille preuves directes, une discussion récente au sein de l'Académie impériale de médecine vient encore de démontrer, sur le terrain de l'iode, la réalité du dynamisme médicamenteux. La science est suffisamment faite sur tous ces points, et le jour où les médecins la consulteront sérieusement, ils seront bien forcés d'être logiques.

Du reste, le flot monte : nos Césars, il est vrai, hésitent encore, mais, en vérité, je vous le dis, ils passeront bientôt le Rubicon. Avant une génération, je n'en doute pas pour mon compte, nous serons tous ralliés à Hahnemann, et, sauf quelques voix discordantes, on se sera entendu sur le double fondement de la réforme thérapeutique hahnemanienne. Nous n'aurons rien perdu des vérités acquises, nous quitterons seulement plus d'une erreur ; à l'or ancien nous ajouterons l'or nouveau (1), et nous aurons conquis une double loi pour nous conduire sur le terrain si difficile de la pharmacodynamie. Un jour, nos fils

(Moniteur des Hôpitaux, 1854) ; — *Histoire des éruptions arsénicales* (Id., 1857) ; — *Etudes sur la paralysie arsénicale* (Gazette médicale, 1858).

(1) *Adjiciamus aurum auro.*

seront étonnés des injures qu'un grand nombre de leurs pères (et des plus célèbres !) auront jetées à la figure de Hahnemann, et ils acclameront tous ce que la majorité actuelle voudrait proscrire sans étudier.

On peut donc, grâces à l'arsenic des eaux minérales, essayer de pénétrer un peu dans le mystère de leurs opérations médicamenteuses. Les faits autorisent sans doute à lui attribuer une grande part dans leur action bienfaisante ; mais, au fond, que de difficultés s'élèvent dans l'examen de ce problème ! Si les eaux minérales peuvent être ramenées par la pensée à l'unité de médicament, ne sont-elles pas en réalité des agents composés d'éléments bien divers : véritable polypharmacie, où la main du Créateur, se jouant avec des atomes minéraux, les a mêlés en proportions non définies, en les charriant dans des torrents d'eau, de gaz et de chaleur : et pourquoi, dans un médicament si complexe, faire jouer à l'arsenic un rôle principal que lui disputent peut-être le fer, le soufre, la silice et d'autres corps, sans parler des gaz et de la thermalité ?

A côté des affirmations, j'ai semé le doute : *Melius est sistere gradum quàm progredi per tenebras*. Du reste, nous n'aurons jamais ici-bas la connaissance entière des faits. La science est-elle autre chose qu'un peu de lumière, mélangée d'ombres et environnée d'épaisses ténèbres ? Quand un jour nous serons assis au foyer de notre immortalité, alors seulement nous verrons toute lumière dans la lumière même.

## VIII.

Je vous ai raconté, Messieurs, la vie de Bertrand, ses travaux, sa fortune (A) : il manque ici une page que l'on trouve souvent dans l'histoire des hommes célèbres, c'est celle des revers et de l'adversité. Bertrand en eut aussi sa part.

Déjà, en 1815, temps de réaction politique, il avait failli être destitué : il ne dut la conservation de sa place qu'à l'influence de ses puissants amis et clients.

Vous parlerai-je d'un procès célèbre que Bertrand fut obligé

de soutenir contre l'ancien propriétaire des eaux du Mont-d'Or? Sans vouloir examiner au fond ces longs débats que l'intérêt particulier et même les passions politiques de l'époque marquèrent profondément de leur empreinte, il suffira de dire que Bertrand sortit vainqueur de toutes ces luttes devant les tribunaux, et fit ainsi triompher l'intérêt public engagé dans la question.

En février 1848, la première destitution annoncée par le télégraphe dans notre département fut celle de Bertrand. Sa royauté scientifique était aussi détrônée; mais attendez la réparation : elle va être éclatante.

Bertrand parti, le Mont-d'Or n'existait plus; il fut presque désert. La destitution de l'ancien inspecteur eut un grand retentissement. Sa haute clientèle européenne avait perdu son oracle; elle s'en émut. Nos célébrités médicales des grands centres étaient privées de ce conseil puissant devant lequel elles s'inclinaient volontiers. L'émotion gagne les régions scientifiques. *Bertrand, c'est tout le Mont-d'Or*, s'écriait le professeur Trousseau, et voici que, sur son initiative énergique, la faculté de médecine de Paris s'assemble, et demande au Ministre dans une délibération unanime la réintégration du médecin inspecteur; ce qui fut immédiatement accordé. Je suis heureux de consigner ici la mémoire de ce fait qui a été peu connu; cet acte fut un hommage rendu à Bertrand, et il demeurera toujours à l'honneur de la Faculté de Paris, et de l'un de ses plus illustres membres (B).

L'ancien inspecteur, en reparaissant au Mont-d'Or, avait atteint cet âge où la nature commande le repos. Après quelques années d'exercice, il finit par se retirer à sa campagne, se laissant suppléer par son fils, son élève et son émule. Les luttes de la vie, le maniement des hommes, la vieillesse enfin avaient jeté dans son caractère je ne sais quoi de sombre et de mélancolique. En d'autres temps, il s'était plu souvent à lire Horace sous les frênes de Monteribeyre; mais bientôt à cette philosophie rieuse succéda une philosophie plus sévère. Un jour, Bertrand quitta le chantre de Mécène pour

l'illustre inconnu qui écrivit l'Imitation de Jésus-Christ; il le médita, et se prit à en crayonner d'une main tremblante les passages les plus saillants. Ce fut sans doute une consolation pour sa vieillesse.

On le vit un jour d'automne descendre de sa campagne montagneuse; il se sentait frappé à mort. En rentrant à Clermont, il commande de suite d'aller chercher son curé. Bertrand avait reçu une éducation profondément chrétienne, et à ce moment solennel, il voulait, disait-il, mourir dans la religion de ses pères. Et comme plus que tout autre, il avait le pressentiment de sa fin, avec cette volonté énergique qui ne l'abandonna jamais, il désira recevoir de suite les derniers sacrements. Ainsi s'éteignit, à quatre-vingt-trois ans, le plus grand médecin que l'Auvergne ait jamais produit.

Avant lui, dans l'histoire des eaux minérales, on ne citait presque en France que Bordeu. Aujourd'hui, à côté de Bordeu, il faut citer Bertrand, second selon le temps, mais peut-être son égal, et même son supérieur sur le terrain de l'observation (C).

Et à sa mort on vit un singulier spectacle. Le fils succédait naturellement au père; mais voici qu'il abdique volontairement cette place du Mont-d'Or si enviée. Etait-ce prévision et dégoût de luttes, où la dignité du médecin ne peut descendre? A-t-il voulu, pour rehausser davantage la mémoire de son père, lui laisser tout l'éclat d'un nom sans rival et sans successeur? Il y a mieux encore, et l'on dira que Pierre Bertrand a pris sa retraite pour consoler les vieux jours de sa mère.

# NOTES JUSTIFICATIVES.

## A

### FONCTIONS, TITRES HONORIFIQUES ET OUVRAGES DE MICHEL BERTRAND.

**Fonctions.**

Professeur d'accouchement à la Maternité du département du Puy-de-Dôme, 1800.

Professeur de physique et de chimie à l'Ecole centrale de Clermont, 1802-1803.

Inspecteur en chef des eaux du Mont-d'Or, 1805-1857.

Médecin de l'Hôtel-Dieu et professeur à l'Ecole de médecine de Clermont, 1807-1833.

Médecin des épidémies du Puy-de-Dôme, 1808.

Membre de la commission des eaux minérales, instituée auprès du ministère de l'intérieur, 1819.

Membre du Conseil général du Puy-de-Dôme, 1839-1848.

**Titres honorifiques.**

Associé national de l'Académie impériale de Médecine, le 27 décembre 1820.

Membre de l'Académie de Clermont, depuis le 13 décembre 1824, et membre de plusieurs autres sociétés savantes.

Chevalier de la Légion-d'Honneur, en 1821.

Officier de la Légion-d'Honneur, le 22 janvier 1843.

**Ouvrages imprimés.**

Essai touchant l'influence de la lumière sur les êtres organisés, sur l'atmosphère et sur différents composés chimiques, présenté et soutenu à l'Ecole de Médecine de Paris, le .. vendémiaire an VIII; par Michel Bertrand, natif de Saint-Sauves, département du Puy-de-Dôme. *Paris, an VIII.* In-8 de 4 et 66 pages.

Discours prononcé à l'ouverture du cours d'accouchement, par le citoyen Bertrand, médecin. (Le 15 nivôse an IX, ou 5 janvier 1801.) *Clermont-Ferrand*, Veysset. In-4° de 6 pages, sanstitre.

Observations sur l'inoculation de la vaccine, présentées au Comité des arts, d'agriculture et de commerce, du département du Puy-de-Dôme, dans sa séance du 29 frimaire an x (20 décembre 1801); par le citoyen Bertrand, l'un de ses membres. Imprimées par ordre du préfet, sur l'invitation du Comité. *Clermont-Ferrand*, Veysset. In-8 de 12 pages.

Analyse critique du Mémoire de M. Audubert sur la dyssenterie bilieuse; par M. Ronzel (Michel Bertrand?). *Clermont*, Landriot, 1805. In-8 de 48 pages. — Le docteur Bittermac à son illustre confrère et ami le docteur Audubert. — Copie du manuscrit trouvé par le docteur Bittermac (par Michel Bertrand). In-8 de 2 et 7 pages, sans titre et sans date.

Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des eaux du Mont-d'Or, département du Puy-de-Dôme; par Michel Bertrand. *Paris;* 1810. In-8 de XXXI et 354 pages avec 2 planches gravées qui représentent des antiquités du Mont-d'Or.

Mémoire sur l'établissement thermal du Mont-d'Or et les antiquités que l'on vient d'y découvrir; lu à la Société d'encouragement des belles-lettres, sciences et arts de Clermont-Ferrand, dans sa séance du 12 novembre 1819; par Michel Bertrand. *Clermont-Ferrand*, Landriot, 1819. In-8 de 47 pages.

Précis pour MM. Moulin, procureur du roi près le tribunal de première instance de Clermont, et Bertrand, médecin de l'Hôtel-Dieu de la même ville, et inspecteur des eaux thermales du Mont-d'Or, plaignants; contre MM. Lizet, Ducasse, éditeur responsable du DRAPEAU BLANC, et Berte, éditeur responsable de l'INDÉPENDANT, prévenus de diffamation. In-4° de 36 pages.

Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des eaux du Mont-d'Or; seconde édition, considérablement augmentée; par Michel Bertrand. *A Clermont-Ferrand*, 1823. In-8 de 36 et 505 pages, avec 4 planches gravées qui représentent des antiquités et des plans de l'établissement thermal du Mont-d'Or.

(V. pages 499-503 : Note sur l'habitation de Sidoine-Apollinaire.

Statistique du Mont-d'Or; chapitre 4.

Epoque de la construction de l'établissement thermal. Somme qu'il a coûtée. Mode de jouissance. Produit de la régie. Dépense qu'elle occasionne. Etat actuel du village.

(V. ANNALES DE L'AUVERGNE, publiées par l'Académie de Clermont-Ferrand. *Clermont*, Thibaud, 1848. In-8. Pages 179-87.)

Observations adressées à l'Académie royale de médecine, par le médecin inspecteur des eaux du Mont-d'Or; par Michel Bertrand, en mars 1839. In-4° de 6 pages lithographiées.

Note des antiquités découvertes au Mont-d'Or; par Michel Bertrand. *Clermont-Ferrand*, Pérol, 1844. In-8 de 16 pages.

(Extrait des TABLETTES HISTORIQUES DE L'AUVERGNE, par J.-B. Bouillet. *Clermont-Ferrand*, Perol, 1844. In-8, tome 5e, pages 265-76. — On trouve encore cette Note aux ANNALES DE L'AUVERGNE, publiées par l'Académie de Clermont-Fd. *Clermont*, Thibaud, 1843. In-8, pages 488-502.)

Note sur l'orthographe du nom du village du Mont-d'Or, lue à la séance du 3 avril 1845.

(V. ANNALES DE L'AUVERGNE, publiées par l'Académie de Clermont-Ferrand. *Clermont*, Thibaud, 1845. In-8. Pages 354-56.)

Observations présentées au Conseil général du Puy-de-Dôme, dans sa session de 1846, sur l'importance de livrer au service la route départementale n° 5, de Pontgibaud à Rochefort, et le chemin de grande communication n° 4, de Giat à Clermont; par Michel Bertrand, membre du Conseil général. In-8 de 7 pages avec carte lithographiée.

---

## B

### COPIE DE LA LETTRE ADRESSÉE, EN 1849, PAR LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

### A M. LE MINISTRE DU COMMERCE.

Monsieur le Ministre,

Les professeurs de la Faculté de médecine soussignés, ont l'honneur de réclamer auprès de vous la réparation d'une grave injustice.

M. le docteur Bertrand père, inspecteur en chef des eaux du Mont-Dore depuis quarante-trois ans, a donné à cet établissement une importance considérable et l'a élevé au rang des premiers établissements thermaux de l'Europe.

Ces eaux presque inconnues avant lui, sont devenues entre ses mains un instrument thérapeutique puissant, et de tous les points de la France les médecins pouvaient, avec confiance, envoyer au Mont-d'Or de nombreux malades dont la guérison leur semblait ou impossible, ou bien difficile à obtenir par les moyens ordinaires.

Les soussignés croient devoir vous déclarer que la méthode d'administration des eaux du Mont-d'Or, adoptée et suivie après de laborieux essais par M. le docteur Bertrand père, a assuré de nombreuses guérisons, bien plus que les eaux elles-mêmes empiriquement administrées avant lui.

Les soussignés ne veulent se permettre contre le successeur de M. Bertrand aucune allusion désobligeante, mais ils croient pouvoir vous dire qu'ils ne peuvent plus conserver dans les eaux du Mont-d'Or la même confiance qu'ils avaient lorsque ces eaux étaient administrées par M. Bertrand père, ou sous la direction de M. Bertrand fils, héritier de la méthode de son père.

---

## C

On pourra se faire une idée de la renommée de Michel Bertrand par l'éloge suivant qu'en faisait, il y a plus de trente ans, Alibert. Ce médecin illustre, l'un de nos plus grands écrivains, était bon juge. Quoique prononçant un discours académique, je ne crois rien avoir exagéré : Alibert, du vivant même de Bertrand, m'avait assigné d'avance la limite de l'éloge que je pouvais atteindre, en disant autant et mieux que moi, au sujet de notre célèbre compatriote.

« On a bien raison de dire que les bons médecins font les bonnes eaux. En effet, que m'importent leurs principes minéralisateurs, leur énergie, leur température, s'il n'y a pas dans l'établissement un guide sage et prudent qui me dirige sur l'emploi que je dois faire d'un agent thérapeutique aussi puissant, qui m'avertisse de ce que j'ai à craindre, ou, mieux encore, de ce que je puis espérer! Que deviendrai-je, si je ne fais pas la rencontre d'un homme éclairé qui m'explique ce que j'éprouve, qui dissipe mes doutes, et me délivre de mes préjugés, qui me modère, ou m'encourage, qui disserte complaisamment avec moi *de usu et abusu*, comme le pratiquait le grand Frédéric Hoffmann? Or, ce conseiller précieux que l'on cherche, on le trouve certainement en M. le docteur Bertrand, qui guérit bien parce qu'il observe. Les faits qu'il a rassem-

blés prouvent qu'il y a eu des guérisons importantes dans son établissement. J'en pourrais pour mon compte citer un certain nombre; mais on n'aime point à mettre en scène les personnes qui se conduisent d'après nos conseils.

» M. Bertrand a discuté de la manière la plus judicieuse les propriétés médicinales des eaux du Mont-d'Or. Ceux qui ne marchent dans notre science qu'avec le flambeau de l'observation liront avec un intérêt véritable les Recherches qu'il a faites sur ce point. Ils méditeront surtout les articles où M. l'inspecteur apprécie avec une curiosité savante les phénomènes qui surviennent pendant l'immersion, l'état du malade au sortir du bain, les modifications qu'il éprouve dans toutes ses fonctions, quand on le dépose dans son lit de repos, ce qui advient consécutivement durant tout le cours de la journée. Voilà la véritable marche hippocratique; voilà comment la physiologie éclaire la pathologie; voilà enfin comment on arrive de la source du mal à la cause qui le détermine. Les remarques de M. Bertrand ne sauraient être analysées; il faudrait les transcrire; il est d'ailleurs d'une grande concision, qualité qui fait le principal mérite des sciences. » (*Alibert, Précis historique sur les eaux minérales, Paris* 1826, *page* 216.)




Clermont, impr. de Ferdinand Thibaud.